

## **PÉLERINAGES PROUSTIENS**

### **PROUST'S PILGRIMAGES**

### **PERJUICIOS DE PROUST**

**Mohammed Rida ZGANI<sup>1</sup>**

#### **Résumé**

*Le voyage pour Marcel Proust est, avant tout, un projet de mise à découvert de la conception esthétique de l'esthète anglais John Ruskin. Parcourant le chemin recommandé par ce dernier, Proust fait la connaissance d'un certain nombre de cathédrales en France et en Italie, ce qui lui permet d'étayer, par conséquent, sa propre conception esthétique. Le voyage, ici, précède et prépare la conception d'À la recherche du temps perdu.*

*Mots-clefs : voyage, cathédrale, esthétique, Ruskin, Proust.*

#### **Abstract**

*The trip for Marcel Proust is, above all, a project to expose the aesthetic conception of the english esthete John Ruskin. Following the path recommended by the latter, Proust meets a number of cathedrals in France and Italy, which allows him to support, therefore, his own aesthetic design. The journey here precedes and prepares the design of In Search of Lost Time.*

*Keywords: travel, cathedral, aesthetics, Ruskin, Proust.*

#### **Resumen**

*El viaje de Marcel Proust es ante todo un proyecto para exponer la concepción estética del esteta inglés John Ruskin. Siguiendo el camino recomendado por este último, Proust se encuentra con varias catedrales en Francia e Italia, lo que le permite mantener, por lo tanto, su propio proyecto estético. El viaje aquí precede y prepara el diseño de En busca del tiempo perdido.*

*Palabras clave: viaje, catedral, estética, Ruskin, Proust.*

#### **Introduction**

L'idée qu'on se fait de Proust est celle d'un écrivain « casanier », nullement intéressé par le nomadisme, et totalement fasciné par les univers de l'intériorité et de la sculpture du moi – son œuvre *À la recherche du temps perdu* en témoigne amplement. Sauf que, il y'a un autre Proust, celui qui est subjugué par l'œuvre de

---

<sup>1</sup> [Zgani.reda@gmail.com](mailto:Zgani.reda@gmail.com), Faculté des Lettres et des Sciences humaines Fes-Saïa, Maroc.

Ruskin et qui va, à la lecture de cette dernière, essayer de redéfinir l'univers de l'auteur de *La Bible D'Amiens*<sup>1</sup> et *Sésame et les lys*<sup>2</sup>, en empruntant les mêmes chemins que ce dernier dans la volonté de découvrir les richesses architecturales qui ont affecté l'imagination créatrice de Ruskin.

Dans cet article, nous comptons aborder les répercussions esthétiques sur l'œuvre de Proust à la suite de son pèlerinage à travers les lieux visités par Ruskin.

### **Pèlerinages proustiens**

L'un des premiers critiques en France à avoir réalisé une étude sur Ruskin, *Ruskin et la religion de la Beauté*<sup>3</sup>, fut Robert la Sizeranne<sup>4</sup>. Dès sa parution en 1897, Proust fut l'un de ceux qui ont été passionnés non seulement par le contenu de cette œuvre nouvelle, mais aussi par l'itinéraire que la Sizeranne parcourut à la recherche des cathédrales par lesquelles Ruskin est passé : « Pour cela, il m'a semblé qu'il ne fallait pas seulement lire [Ruskin] et lire ceux qui le connaissent le mieux (...) mais encore resuivre dans l'Europe et dans l'Esthétique le chemin que le Maître lui-même avait parcouru<sup>5</sup>. » Nous nous rendons ainsi compte que le périple s'effectue sur deux plans : d'une part, un plan géographique qui consiste à découvrir les lieux visités par Ruskin. D'autre part, un plan esthétique qui va aider Proust dans la maturation de son moi esthétique ; Proust s'installe ainsi dans un dialogisme fécond avec l'histoire de l'esthétique européenne du Moyen Âge au 20ème siècle. Amoureux, donc, de Ruskin et motivé par le parcours de la Sizeranne, Marcel Proust se voit désormais dans la nécessité d'entreprendre le même pèlerinage. C'est dire qu'à Padoue, à Venise comme à Amiens, partout où Ruskin s'était confronté à l'esthétique moyenâgeuses des cathédrales, Proust est censé se retrouver. Amiens fut alors la première destination proustienne du moment qu'elle représente le voyage le plus accessible depuis Paris : « Amiens, la plus accessible depuis Paris,

---

<sup>1</sup> Proust Marcel, Préface, *traduction et notes à La Bible d'Amiens de John Ruskin*, Bartillat, 2007.

<sup>2</sup> Ruskin John, *Sésame et Lys, traduction, préface de Marcel Proust*, Ed. Antigone14, Paris, 2014.

<sup>3</sup> La Sizeranne, Robert, *Ruskin et la religion de la beauté*, Hahcette, Paris, 1997.

<sup>4</sup> Robert de la Sizeranne (1866-1932) est un critique d'art et écrivain français de la fin du 19e et du début du 20e siècle.

<sup>5</sup> La Sizeranne, Robert, op. cit., p. 9.

pour qui ne dispose que d'une journée ; il était donc naturel, pour toutes sortes de raisons, qu'il se tourna d'abord vers cette partie de l'œuvre de Ruskin, avant toute autre<sup>1</sup> »

Dans le but de faire la découverte de la cathédrale d'Amiens, Proust, suivant les « prescriptions » de l'esthète anglais, nous suggère dans la préface de *La Bible d'Amiens* deux chemins à suivre. D'emblée, Proust s'inscrit dans un processus dialogique avec l'œuvre de Ruskin, quand il va d'abord nous proposer le chemin emprunté par Ruskin afin de mettre en exergue la perspective de ce dernier : « Si vous avez plein loisir et que le jour soit beau, le mieux serait de descendre de la rue principale de la vieille ville »<sup>2</sup>. De ce côté-là, le visiteur est censé traverser la rivière, de passer vers la colline calcaire sur laquelle s'élève la citadelle, « de là [il comprendra] la hauteur réelle des tours et de combien elles s'élèvent au-dessus du reste de la ville (...) » Tandis que le second chemin, celui que Proust a suivi pour la première fois<sup>3</sup>, nous est recommandé par l'auteur « si le jour est sombre (...) ou si le voyageur ne [peut ni ne veut marcher] »<sup>4</sup>. Dans le but d'arriver à la cathédrale d'Amiens, Proust est censé passer par la place Gambetta et remonter la rue la plus animée de la ville, celle des Trois-Cailloux. Ruskin est pour lui le guide qui, lui tenant notre jeune poète par la main, lui éclaire les mystères d'Amiens et sa cathédrale en lui faisant découvrir de ses multiples façades, notamment les sculptures de la façade ouest que Ruskin appelle « la Bible d'Amiens » :

*Mais il est temps d'arriver à ce que Ruskin appelle plus particulièrement la Bible d'Amiens, au Porche Occidental. Bible est pris ici au sens propre, non au sens figuré. Le porche d'Amiens n'est pas seulement, dans le sens vague où l'aurait pris Victor Hugo, un livre de pierre, une Bible de pierre.*<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> D. Painter, George, *Marcel Proust 1871-1922*, Mercure de France, Paris, 1992, p. 320.

<sup>2</sup> Proust, Marcel, op. cit., p. 21.

<sup>3</sup> Ibid., p. 24 : « C'est ce deuxième itinéraire, le plus simple, et, celui, je suppose, que vous préférerez, que j'ai suivi, la première fois que je suis allé à Amiens ».

<sup>4</sup> Ibid., p. 22.

<sup>5</sup> Ibid., p.31.

Le voyage tel que Proust l'a vécu prend une forme tributaire<sup>1</sup>, car il se trouve que, juste après la mort de l'esthète anglais vers 1900, Proust se lance dans un autre itinéraire ruskinien, cette fois-ci à Rouen, à la recherche des plus « beaux monuments gothiques au monde ». Aussi, il ne se contente pas d'accomplir ses pèlerinages individuellement, puisqu'il va jusqu'à inviter ses compatriotes français à réaliser le voyage à Amiens en l'honneur de son « maître » : « Je voudrais donner au lecteur le désir et le moyen d'aller passer une journée à Amiens en une sorte de pèlerinage ruskinien. Ce n'était pas la peine de commencer par lui demander d'aller à Florence ou à Venise, quand Ruskin a écrit sur Amiens tout un livre<sup>2</sup>. » Proust se prononce désormais comme étant l'ambassadeur de Ruskin en France. Montrant ainsi que les richesses architecturales françaises avaient besoin d'un regard autre afin d'en déceler la particularité et le génie.

Sans doute aucun, Proust doit l'itinéraire qu'il avait effectué en France à l'influence qu'il fit de Ruskin<sup>3</sup>. Ce faisant, le jeune poète doit, à l'heure qu'il est, accomplir le pèlerinage ruskinien dont le chemin, franchissant les frontières de l'hexagone, mène jusqu'en Italie. « Par une radieuse matinée de mai, écrit Marie Nordlinger<sup>4</sup>, nous vîmes, ma tante Reynaldo et moi arriver à Venise Marcel et sa mère.<sup>5</sup> » À Venise, Saint-Marc fut la cathédrale que Ruskin avait recommandé à ses lecteurs. La contemplation de la cathédrale Saint Marc permet à Proust non seulement de s'émerveiller face à son miracle architectural mais va l'aider à affiner sa traduction de Ruskin. Un peu plus tard, de peur que ses gênes respiratoires ne se compliquent à cause du pollen vénitien, il quitte Venise et mène un

---

<sup>1</sup> D. Painter, George, op. cit., p. 325 : « J'allais à Rouen comme obéissant à une pensée testamentaire, et comme si Ruskin, en mourant avait en quelque sorte confié à ses lecteurs la pauvre créature à qui, il avait, en parlant d'elle, rendu la vie »

<sup>2</sup> Proust, Marcel, op. cit., p. 17.

<sup>3</sup> D. Painter, George, op. cit., p. 328 : « Tout ce que rêve le Narrateur de L'Italie, de Florence, Venise et Padoue n'est que splendides anachronismes, qui ne doivent leur couleur qu'à la connaissance que Proust fit de Ruskin pendant l'été et l'automne 1899 ».

<sup>4</sup> Ayant une grande connaissance de la langue et la culture anglaise, Marie Nordlinger (1876-1961), amie de Marcel Proust et cousine de son ami Reynaldo Hahn, est justement celle qui va l'aider à réaliser sa traduction de *La Bible d'Amiens et Sésame et les Lys*. C'est aussi une figure qu'on considère comme un modèle pour certains épisodes d'Albertine dans *À la recherche du temps perdu*.

<sup>5</sup> Ibid., p. 329.

autre voyage, cette fois-ci, à Padoue, une ville à vingt-cinq kilomètres de Venise, pour laquelle Ruskin avait tant d'admiration : « c'est ainsi que Proust vit les fresques de Giotto, les vertus et les vices de Padoue, dans la chapelle de Vierge à l'Aréna<sup>1</sup> »

À la lumière de cet itinéraire parcouru par Proust, il s'avère que celui-ci nous livre sa conception particulière du voyage. Car, mis à part sa finalité divertissante, le voyage est, avant tout, une tentative de dévoiler l'âme ruskinienne par le biais des villes et les cathédrales qu'il a décrites dans ses œuvres : « Un voyageur doué pour *ressentir* les beautés des cathédrales, nous dit Proust, ne courra pas le risque d'y être venu passer un après-midi à Amiens ou à Venise sans avoir su trouver Ruskin dans la cathédrale, il est venu vous chercher à la gare<sup>2</sup> » Retrouver Ruskin à Venise ou Amiens, c'est, à plus forte raison, ressentir et/ou imaginer sa présence dans chaque ville d'où il est passé et parlé dans ses œuvres. Proust reste fidèle à l'esthétique romantique qui voudrait que l'œuvre soit le portrait de l'artiste – le regard ruskinien exprime avant tout l'individualité de Ruskin, là où le moi artiste est l'expression d'une lumière que l'artiste projette sur le monde et non la simple reproduction réaliste du paysage visité<sup>3</sup>. La métaphore, ici, nous donne à apprendre que le voyage est tout d'abord l'expression d'un rapport esthétique au monde, une expérience dans laquelle opère un réel sensible médiatisée par les sens. En d'autres termes, le voyage n'est pas qu'un simple mouvement au niveau de l'espace, mais aussi une plongée sensible dans les fins fond de l'âme de l'artiste, c'est en ces termes que nous parle Proust. Le voyage est, en quelque sorte, une sublimation de la réalité par le biais de l'imagination. D'ici, les indications qui nous seraient déjà fournies d'avance par un écrivain nous permettent de se délecter du monument dans sa matérialité et par la même occasion de réaliser ce voyage intérieur qui permet de le rendre sensible. Ne s'agit-il pas d'une manière de retrouver l'essence des choses ? Possible. Mais disons quand même que le véritable voyage selon Proust doit toujours avoir quelque chose de « vague » qui ne cesse de remettre en question la matérialité des phénomènes, chose que la plupart ignore : « Vous arrêtant à Amiens dans une pensée

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 333.

<sup>2</sup> Proust, Marcel, op. cit., p. 20.

<sup>3</sup> Abrams, M. H., *the Mirror and the Lamp: Romantic theory and Critical Traditions*, Oxford University presse, 1953.

d'esthétique, vous êtes déjà le bienvenu, car beaucoup ne font pas comme vous<sup>1</sup> ».

Pour ces raisons, un voyage vécu de manière superficielle ne laisse aucune impression, il est, nous dit Proust, comme quelque chose « d'incertain », « d'hésitant » et suscitant la peur d'être « illusoire ». Au contraire, le voyage motivé par une visée esthétique offre l'occasion à l'être de retrouver son âme à travers la recherche de celle d'un autre – *a fortiori* un artiste – qu'il l'a déjà précédé, c'est ainsi que le voyage prend la forme d'une expérience qui procure la certitude et donc la joie : « il n'y a pas meilleure manière d'arriver à prendre conscience de ce qu'on sent soi-même que d'essayer de recréer en soi ce qu'a senti un maître<sup>2</sup> »

Maintenant si Proust s'est permis de nous inviter à rechercher la vie de Ruskin dans les pierres que ce dernier a re-sculpté dans ses œuvres, c'est qu'il nous invite conséquemment d'y retrouver la nôtre, notre vie à nous. Car l'expérience du voyage esthétique a toujours été individuelle et individualisante, ainsi que les objets les plus précieux que nous en tirons restent ceux dont « on s'est longtemps servi soi-même sans intention de les donner un jour, rien que pour soi<sup>3</sup> ».

Le véritable voyage, nous dit Proust, est une tentative de reconstruire le réel à sa manière. De là, le voyageur proustien est un être qui ne se fie pas au monde en tant qu'il se donne à son intellect, mais aux impressions que celui-ci éveille en lui en tant qu'il s'offre à sa sensibilité, cette sensibilité est dans la reconnaissance de l'œuvre de l'autre, en l'occurrence Ruskin. « Le véritable voyage de découverte [nous dit dans la Prisonnière] ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que

---

<sup>1</sup> Proust, Marcel, op. cit., p.21.

<sup>2</sup> Ibid., p. 80.

<sup>3</sup> Proust nous rapproche du voyage esthétique de Ruskin. Celui-ci nous explique comment la *Bible D'Amiens* de John Ruskin fut un livre qui n'a jamais été fait pour plaire aux lecteurs, mais plutôt pour les inviter à faire leurs propres expériences du voyage. Car, selon Proust, Ruskin n'a fait que « publier sa mémoire et ouvert son cœur » : « J'ai pensé que vous aimeriez mieux *la Bible d'Amiens*, de sentir qu'en la feuilletant ainsi, c'étaient des choses sur lesquelles Ruskin a, de tout temps, médité, celles qui expriment par là le plus profondément sa pensée, que vous preniez connaissance ; que le présent qu'il vous faisait était de ceux qui sont le plus précieux à ceux qui aiment, et qui consistent dans les objets dont on s'est longtemps servi soi-même sans intention de les donner un jour, rien que pour soi. » (Ibid., p. 25.)

chacun d'eux voit, que chacun d'eux est<sup>1</sup> ». Avoir ses propres impressions c'est avoir l'essence de son être. Ruskin fut un guide facilitant cette expérience de voyage ; Ruskin nous a fait un « présent », certes, mais ce n'est qu'en voyageant que nous sommes à-même de le cultiver, le nôtre ; « Que peut vous importer ce que ressent Ruskin ; sentez par vous-même <sup>2</sup> »

### **Répercussions des pèlerinages sur l'œuvre.**

Tout porte à croire que la mémoire involontaire<sup>3</sup> constitue le noyau nucléaire de la *Recherche du temps perdu*. Ainsi, le « temps perdu » est l'expérience d'un être qui, à la recherche de ses impressions perdues, se lance dans un voyage esthétique où il ne cesse de surmonter sa réalité désenchantée en vue d'atteindre son « temps retrouvé ». Parcourir un tel itinéraire, à partir de son temps perdu jusqu'à son temps retrouvé, est une affaire qui n'est possible qu'à travers le retour à sa mémoire culturelle (c'est dire involontaire). Cela veut dire que seul le voyage mnémonique est capable de rendre éternel le présent que nous avons toujours cru avoir perdu. Il en est alors, selon Proust, de l'expérience de la mémoire involontaire comme il en est de celle du voyage esthétique ; les deux appellations signifient la même chose. L'itinéraire du temps perdu a, donc, mis notre jeune poète face à deux chemins qu'il va falloir nécessairement parcourir afin de pouvoir réaliser son œuvre. Le premier, intitulé « nom de famille », est relatif à la vie aristocratique, à la fréquentation des gens de la haute société. Le deuxième (celui qui nous importe le plus), nommé « nom de pays<sup>4</sup> », est en rapport avec

---

<sup>1</sup> Proust Marcel, *À la recherche temps perdu, La prisonnière*, édition de la pléiade, Gallimard, Paris, 1988, p. 762.

<sup>2</sup> Proust Marcel, op. cit., p. 20. Il se trouve ainsi que Proust reconnaît, ici, sa dette à l'égard de ceux qui ont façonné son art. Ainsi, il s'invente une filiation esthétique.

<sup>3</sup> Nous entendons par la mémoire involontaire chez Proust cette mémoire qui remonte aux origines du moi artiste, et donc à ceux du moi de l'enfance.

<sup>4</sup> « NOM DE PAYS : LE NOM » représente le titre que Proust a donné à la seconde partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. S'appuyant sur ce titre, George Poulet montre, dans POULET George, *l'espace proustien*, Gallimard, Paris, 1982, p. 45, l'enchevêtrement qui existe entre les deux matrices de l'œuvre proustienne, en l'occurrence, *les noms de pays* et *les noms de famille* : « Noms de famille, noms de pays, l'on sait le rôle immense qu'ils jouent dans l'œuvre proustienne, rôle si grand que des parties entières de celle-ci reçoivent d'eux leur titre, et que dans un sens, il ne serait pas exagéré de considérer le roman entier lui-même comme une vaste amplification sur le pouvoir qu'exercent les noms sur l'esprit. Or les noms de famille, et spécialement les noms de familles nobles, ont cette particularité d'être à

le pèlerinage ruskinien que Proust avait accompli en entier. Il s'avère que les deux chemins n'ont, désormais, d'existence que dans la mémoire. Ainsi, dans *Albertine disparue*, nous allons assister aux réminiscences comprenant son voyage à Venise, à travers lesquelles il va pouvoir repeindre en métaphore tout ce que Ruskin lui a fait connaître de cette ville : « Ma mère m'avait emmené passer quelques semaines à Venise (...) Quand, à dix heures du matin, on venait ouvrir mes volets, je voyais flamboyer, au lieu du marbre noir que devenaient en resplendissant les ardoises de Saint-Hilaire, l'Ange d'Or du campanile de Saint-Marc.<sup>1</sup> » La Recherche nous donne à comprendre que le pèlerinage ruskinien a eu un grand retentissement sur les réminiscences proustiennes, sans lesquelles son œuvre n'aurait jamais été ce qu'elle est devenue<sup>2</sup>. Car, si le nom de Ruskin ne figure qu'occasionnellement dans le roman<sup>3</sup>, cela n'empêche qu'il représente une source indéniable qui a façonné la Recherche, en l'occurrence celle de Bergotte. Proust fut dans le ravissement vis-à-vis de Ruskin dans la vie réelle comme Bergotte dans la vie de l'œuvre :

*Si Bergotte a l'habitude de visiter les cathédrales  
gothiques, ce n'est cependant pas qu'un trait emprunté*

---

la fois le nom d'un lieu et celui d'une personne, et d'amalgamer ainsi dans une entité unique les deux ingrédients dont l'imagination proustienne a besoin. ».

<sup>1</sup> Proust Marcel, *À la recherche temps perdu, Albertine Disparue*, édition de la pléiade, Gallimard, Paris, 1989, p. 202.

<sup>2</sup> Il n'est pas inutile de rappeler que La Recherche est une métaphore de la mémoire.

<sup>3</sup> Dans la recherche, nous dit Georges Painter, Ruskin figure occasionnellement sous son propre nom : « La mère du narrateur, voyant que son fils avait le cœur brisé par la perspective de partir avec sa grand-mère pour Balbec, lui demande : Qu'est-ce que dirait l'église de Balbec ? est-ce là le voyageur ravi dont parle Ruskin ? » Bloch étale sa vulgarité, lorsque le narrateur lui confie que la visite à Balbec « répondait à l'un de mes anciens désirs, moins profond cependant que d'aller à Venise » (...) A Venise le narrateur, comme Proust, prend « des notes relatives à un travail que je faisais sur Ruskin ». Jupien, dans sa maison de rendez-vous, plaisante sur « une traduction de Sésames et les Lys de Ruskin que j'avais envoyée à M. de Charlus » : « je laisse ma petite fenêtre ouverte et éclairée, dit-il, c'est mon Sésame à moi ; mais pour les lys, si c'est eux que vous voulez, je vous conseille d'aller chercher ailleurs. » Il se peut que ces paroles, comme nous le verrons plus tard, ont été réellement adressé à Proust quelque dix-huit ans plus tard » (D. Painter, George, op. cit., p. 341).



*superficiellement à Ruskin (...) Bergotte est Ruskin, par l'effet que son œuvre produit sur le narrateur.*<sup>1</sup>

Les différentes descriptions de Bergotte dans la Recherche sont, à juste titre, la recreation de cette mémoire retrouvée qui fait de Ruskin et de son œuvre la matrice de l'imagination créatrice proustienne. De ce fait, ce qui donne à croire que Bergotte est la métaphore de John Ruskin donne aussi à croire que Bergotte en est une de Marcel Proust. Les deux suppositions semblent être défendables, puisque Proust semble s'incorporer non seulement Ruskin, mais également le peintre Elstir et le musicien Vinteuil.

Cela constaté, Proust est quelqu'un pour qui l'expérience du voyage ne représente pas une finalité en elle-même, mais plutôt un préalable au dépassement du temps perdu qui prépare les retrouvailles avec soi-même ultérieurement. Donc, le temps retrouvé ne peut avoir lieu que par la médiation de l'œuvre d'art, et plus précisément dans littérature, car il voit que « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie pleinement vécue, c'est la littérature<sup>2</sup>. » De ce fait, il serait judicieux d'associer le voyage, tant qu'imaginaire que réel chez Proust, à la volonté de cheminer vers le moi artiste. À ce niveau, Proust fait preuve d'un puissant dialogisme avec les artistes qui ont forgé son devenir artistique. C'est dire que cette vision reste l'analogon de celle de John Ruskin qui dans son livre, *Præterita*<sup>3</sup> (qu'on a traduit Choses perdus ou Temps perdu) tâche par un exercice de la mémoire involontaire de renouer avec le sens profond de la vie passée. Et donc, de la même manière que Ruskin a réussi la sauvegarde à travers ses voyages dans la fraîcheur, Proust, parcourant les traces de ce « maître de la beauté », fait de même dans la Recherche.

D'une part, si Proust conçoit la littérature comme la visée de son itinéraire, c'est qu'il croit que seule celle-ci est à-même de fixer ses images sensibles, celles notamment qui ont été tirées en conclusion de ses multiples voyages, dans leurs advenir(s). La poésie

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 342.

<sup>2</sup> Proust Marcel, *À la recherche temps perdu, Le Temps retrouvé*, édition de la pléiade, Gallimard, Paris, 1988, p. 474.

<sup>3</sup> D. Painter, George, op. cit., p. 344 : « Proust connaissait bien *Præterita* ; c'était l'un de ses ouvrages que dans sa lettre du 8 février 1900 à Marie Nordlinger, il déclarait connaître par cœur ; et quelques années plus tard, il en commença une traduction qu'il abandonna peu après. ».

lui sert aussi de faire sortir ce qui fut dans l'obscurité (mémoire) à la clarté pour qu'il soit, dans un style bien particulier, visible, voire lisible. D'une autre part, transformer son voyage en un langage poétique est une manière de faire partager son pèlerinage avec son lecteur en vue d'être reconnu par ce dernier. Il est, tout au plus, question d'un exercice de prise de conscience de ce qu'il ressent en essayant recréer avec son lecteur ce qu'a senti à travers la fréquentation de ses maîtres. Dans cet effort profond, nous dit Proust, c'est notre pensée elle-même que nous mettons, avec les leurs, au jour<sup>1</sup>. Le voyage est, à ce niveau-là, une tentative de recréer son propre réel, mais sans pour autant mettre à l'écart Autrui. Ainsi fut l'histoire de Proust avec son « maître » Ruskin :

*Et mon admiration pour Ruskin donnait une telle importance aux choses qu'il m'avait fait aimer, qu'elles me semblaient chargées d'une valeur plus grande même que celle de la vie.*<sup>2</sup>

S'il y a une valeur qui dépasse celle de la vie même, elle sera sans doute celle qui séjourne dans notre vie à nous ; et qui, sans la pensée esthétique que l'Autre nous a offert, nous n'aurions jamais eu l'occasion de cultiver : « L'ouvrage de l'écrivain, [nous dit Proust dans le Temps Retrouvé] n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que sans ce livre il n'eût peut-être pas vu en soi-même<sup>3</sup> ». La littérature est, en cela, le moyen qui transforme le voyage d'une éthique de soi à une éthique de l'Autre. C'est-à-dire qu'elle initie Autrui à faire sa propre expérience du voyage en même temps qu'elle lui apprend d'avoir « d'autres yeux » en vue de remettre la quotidienneté des paysages en question. Du voyage géographique qui fait que l'homme est censé se retrouver dans un certain nombre de lieux, nous passons, toujours avec Proust, à une sorte d'initiation esthétique qui suppose une continuelle remise en question de la réalité quotidienne, laquelle assujettit l'homme aux « effets anesthésiants de l'habitude<sup>4</sup> », et par conséquent, lui fait oublier sa véritable identité. La littérature serait alors pour le lecteur une espèce de voyage premier, « un instrument

---

<sup>1</sup> Proust Marcel, *La Bible d'Amiens*, op. cit., p. 80.

<sup>2</sup> Ibid. p. 139.

<sup>3</sup> Proust Marcel, *Le Temps retrouvé*, op. cit., p. 490.

<sup>4</sup> Proust Marcel, *Jean Santeuil*, édition de la pléiade, Gallimard, Paris, 1971, p. 209.

optique » qui lui permet un regard distant vis-à-vis de la réalité. De ce fait, le but ultime serait de la déconstruire en attendant de reconstruire la sienne.

### **Conclusion**

Pour Proust, l'être humain voyage ; s'il vit c'est pour voyager et s'il voyage c'est pour vivre. Nous sommes portés à voyager continuellement, même quand nous nous croyons sédentaires, et que nous ne faisons que regarder ou lire. Nous voyageons même en nous adonnant à ne rien faire. Nous voyageons parce que voyager nous est naturel. Cependant, « si notre vie est vagabonde [nous dit Proust] notre mémoire reste sédentaire et nous avons beau nous élancer sans trêve, nos souvenirs, eux, rivés aux lieux dont nous nous détachons, continuent à y continuer leur vie casanière, comme ces amis momentanés que le voyageur s'était faits dans une ville et qu'il est obligé d'abandonner quand il la quitte<sup>1</sup> ». Autrement dit, s'il y a une seule chose en l'homme qui puisse sauver ses incessants voyages de l'Oubli, c'est bien sa mémoire. Puis, comme son Identité repose sur ce qu'il y a en lui de sédentaire, l'homme est porté à vivre éternellement dans sa mémoire, dans un voyage rétrospectif à la recherche de lui-même. Mais, l'homme, nous sous-entend Proust, préfère l'oubli de soi aux retrouvailles avec soi-même à travers la mémoire. Alors, à la recherche de son identité vouée à la perte, Marcel Proust, agit par médiation de l'espace romanesque — seul espace accueillant — dans le but de cristalliser, dans sa propre temporalité, ses continus voyages perdus.

### **Bibliographie**

- Abrams, M. H., *the Mirror and the Lamp: Romantic theory and Critical Traditions*, Oxford University press, 1953
- D. Painter, George, *Marcel Proust 1871-1922*, Mercure de France, Paris, 1992
- La Sizeranne, Robert, *Ruskin et la religion de la beauté*, Hahcette, Paris, 1997
- Proust Marcel, *Jean Santeuil*, édition de la pléiade, Gallimard, Paris, 1971
- Proust Marcel, *Préface, traduction et notes à La Bible d'Amiens de John Ruskin*, Bartillat, 2007
- Proust Marcel, *À la recherche temps perdu, Albertine Disparue*, édition de la pléiade, Gallimard, Paris, 1989

---

<sup>1</sup> Proust Marcel, *op. cit.*, p. 567.

Proust Marcel, *À la recherche temps perdu, Le Temps retrouvé*, édition de la pléiade, Gallimard, Paris, 1988  
Ruskin John, *Sésame et Lys*, traduction, préface de Marcel Proust, Ed. Antigone14, Paris, 2014